

D'IMAGINAIRE EN IMAGINAIRE

James Archibald
Université McGill

*But most of the wishy-washy young people today —
Going seventy miles an hour but not going anywhere —
not enough imagination to WANT to go anywhere!*

Mais toute cette jeunesse de maintenant, si fade, si insipide.
Ils font du cent à l'heure, mais ils ne savent pas où ils vont.
Ils n'ont même pas assez d'imagination pour vouloir aller quelque part !

Résumé :

Le romancier américain Sinclair Lewis publie en 1935 *It Can't Happen Here*, une œuvre de politique-fiction ; Raymond Queneau publie deux ans après la traduction française sous le titre *Impossible ici*. Le texte source nous présente un *here* américain imaginé tandis que l'imaginaire que nous livre le traducteur se rapproche d'un monde xénophobe et raciste qui était sur le point de se réaliser : l'*ici* de l'Europe d'avant-guerre. Selon l'esprit cibliste, le lecteur de la traduction française bénéficie de l'expérience de terrain du traductographe. Mais friand parfois des traductions sourcières, ce même lecteur peut aussi regretter l'atténuation de la langue-culture car il aime aussi l'altérité. S'agit-il d'une prise de position philosophique ou d'une position purement pragmatique ? Cette réflexion sur la traduction de ce roman confrontera les deux imaginaires.

Mots clefs : cibliste, imaginaires, politique-fiction, sourcier, traductographe

Abstract :

The American novelist Sinclair Lewis published *It Can't Happen Here* in 1935; this work of political fiction was then translated into French by Raymond Queneau and appeared two years later under the title *Impossible ici*. The

source text reveals an imagined American *here* whereas the imagined xenophobic and racist world translated as *ici* served as a reminder of the reality of pre-war Europe. Readers of target-oriented translations benefit from translators' life experiences. Those same readers, who are often fond of foreignized translations, can also regret the intentional dissimulation of the source language-culture, because they love alterity as well. In literary translation, is this choice philosophical or purely pragmatic? This essay is an opportunity to reflect on these two perceptions of an imagined world.

Keywords: imaginaries, political fiction, source-oriented translator, target-oriented translator, translator as writer

INTRODUCTION

Doremus Jessup, le journaliste que Sinclair Lewis met en scène dans son roman de politique-fiction, *It can't happen here*, s'inquiète de l'avenir de son pays et de la capacité de la génération montante à résister à la vague fasciste qui risque de déferler sur l'Amérique au milieu des années 30. La citation en exergue extraite du deuxième chapitre du roman est une mise en garde contre le manque de volonté politique de la jeunesse et souligne à juste titre l'inquiétude de Doremus. Cette jeunesse fade et insipide semble à ses yeux accepter le *statu quo* et un inévitable glissement dans l'abîme d'un nationalisme xénophobe et antisémite ; elle manque de vision, de volonté et – somme toute – d'imagination. Voilà de quoi les lecteurs de Sinclair Lewis auraient dû se préoccuper !

Roman de politique-fiction paru aux États-Unis en 1935, *It can't happen here*, est surtout une œuvre d'imagination qui avait comme objectif de permettre à ses lecteurs de plonger dans un imaginaire sociopolitique qui présentait un avenir dangereux et qui mettait en garde une Amérique témoin de l'émergence de cette Allemagne fasciste d'avant-guerre. En 1937 paraît chez Gallimard *Impossible ici* traduit de l'américain par Raymond Queneau. Le public français a reçu dans cette période d'avant-guerre le même avertissement et la même invitation à explorer une dynamique politique imaginée marquée par cette intolérance qui a mené à la plus grande tuerie orchestrée de l'histoire. La mise en garde fut publiée. Nonobstant, la Seconde Guerre mondiale et la Shoah eurent lieu. On n'a cru ni l'imaginaire de Sinclair Lewis ni celui de Raymond Queneau. Et le monde en a payé le prix.

LE ROMAN À VOCATION POLITIQUE DE SINCLAIR LEWIS

Ce qui nous intéresse ici, c'est la façon dont l'auteur et le traducteur ont su traduire un imaginaire enraciné dans le vécu de chacun d'eux.

Dorothy Thompson, l'épouse de Sinclair Lewis, a lu *Mein Kampf*. En 1931, elle décroche une interview avec son auteur, Adolph Hitler, « petit homme » à ses dires qui réussit néanmoins à bouleverser l'histoire de l'Europe et même du monde entier¹. Au printemps de 1932, elle publie son compte rendu de la rencontre dans la revue américaine *Cosmopolitan*. Par la suite, elle a su inspirer son mari. De cette connivence conjugale est né un roman qui a traduit en fiction-réalité ces forces opposées présentes dans la société américaine de l'époque : un nombrilisme xénophobe et des idées progressistes issues de l'époque des Lumières. Buzz Windrip devient le porte-bannière du nationalisme d'extrême droite tandis que Doremus Jessup défendra le « libéralisme » néo-américain² ancré dans les valeurs humanitaires héritées des pères de la République américaine.

Situons d'abord Sinclair Lewis dans le contexte littéraire américain. Né en 1885, ce romancier est la personnification parfaite d'un courant littéraire consacré au réalisme américain. Son œuvre dépeint dans le détail les petites villes américaines dont il est issu. Il y décrit une société de consommation hypocrite et guindée dont il dénonce la vulgarité affairiste et bornée. L'exemple le plus souvent cité est son roman *Babbitt* publié en 1922. La renommée de ce roman lui ouvrit la voie du Prix Nobel de littérature qu'il reçut en 1930. C'est le premier Américain à être ainsi couronné. Quoi de plus naturel pour le directeur des Éditions Gallimard dans le contexte politique des années 30 que de choisir *It can't happen here* pour traduction. Cette mise en garde contre la montée de l'extrême droite aux États-Unis pouvait tout aussi bien résonner dans la France d'avant-guerre.

Fidèle au style que nous reconnaissons à Sinclair Lewis, le roman décrit l'état d'âme d'une Amérique en crise. Il capte de manière inimitable son mal-être et met en relief la couleur locale qui définit la société américaine, les membres de celle-ci et leur environnement. C'est en effet le fort de toute l'œuvre de Sinclair Lewis. Ses lecteurs captent tout de go les nuances de la vie américaine qu'il décrit avec minutie dans ses romans les plus connus notamment *Main Street* (1920) et *Babbitt* (1922), qui ont disséqué l'organisation, la culture et les croyances des villes de l'Amérique profonde. Son inspiration s'enracinait dans l'expérience de vie d'un écrivain à gages à ses débuts et de son sens aigu de l'observation.

¹ « I thought him a Little Man. But perhaps therein, exactly therein, lies the secret of his enormous success. » (Thompson 1932, p. 23).

² Voir à cet effet les sens attribués à ce terme à travers l'histoire dans Audard (2009).

LA TRADUCTION LITTÉRAIRE ET « L'EXPÉRIENCE DU TRADUIRE »

En quoi sont-ils similaires, ce romancier américain et son traducteur, écrivains connus de leurs publics respectifs ?

Quant à Raymond Queneau, bien qu'il ait été au service de Gallimard au moment de la publication d'*Impossible ici*, sa renommée littéraire prenait forme, car il avait déjà publié *Le Chiendent* (1933), *Gueule de pierre* (1934) et *Les derniers jours* (1936). Sa productivité est d'autant plus remarquable qu'il publie en 1937 son quatrième roman, *Odile*, et sa traduction du roman de Lewis. Sa production littéraire est animée par sa connaissance du milieu surréaliste, son orientation communiste et sa grande sensibilité par rapport aux conditions de vie de ses compatriotes. Ces tendances fleuriront davantage dans les œuvres à venir notamment *Exercices de style* (1947) et *Zazie dans le métro* (1959).

Qu'ont-ils en commun, ces deux êtres créateurs ? Queneau et Lewis ont le pouvoir inouï de capter l'essentiel d'une société dans leurs descriptions explicites de la vie parisienne, d'une part, et des villes provinciales américaines, d'autre part. Par ailleurs, Lewis a bénéficié de la connivence de son épouse, la journaliste Dorothy Thompson, mais les esprits et les imaginaires informés de Raymond Queneau et Sinclair Lewis ont eu ceci en partage : le besoin de décrire en détail pour leurs lecteurs une société aux portes d'un enfer encore inimaginable. Lewis traduit son expérience dans une œuvre romanesque tandis que Queneau traduit cette expérience américaine en un texte accessible à son lectorat français. Dans les deux cas, il s'agit de la traduction de l'imaginaire. C'est ce que Mohammed Jadr et Jean-René Ladmiraal ont qualifié d'« expérience du traduire », traduire l'expérience de vie et traduire d'une langue-culture à une autre une réalité sociopolitique. (Jadr et Ladmiraal, 2015, p. 29-91).

Pour reprendre l'idée chère à Ladmiraal, le lecteur de l'œuvre originale et de sa traduction a accès dans le même temps à l'expérience de terrain de l'auteur et à celle du traducteur. Dans ce cas-ci, il s'agit d'un « traductographe » (Ladmiraal, 1994, p. xvii) ou producteur de textes traduits, dont le métier est de produire à l'intention de son lectorat des textes accessibles et lisibles. Il y a, bien sûr, un aspect sourcier des traductions de Queneau, car il essaie tant bien que mal de garder certains aspects de la langue-culture de départ pour donner le goût de la couleur locale américaine sans pour autant exagérer l'étrangeté des textes. Toutefois les traductions de Queneau ne sont pas exagérément sourcières. L'altérité se maintient sans obscurcir la clarté du texte. La prise de position philosophique de Queneau est plutôt pragmatique dans la mesure où sa traduction n'est ni entièrement cibliste ni totalement sourcière. Il maintient un juste milieu. Cependant, la réalité socioculturelle

et politique américaine est accessible à un public qui ne partage pas nécessairement l'expérience de vie ni de l'auteur ni du traducteur. Les lecteurs de l'original et de la traduction sont invités à découvrir un monde imaginé qui ne relève pas de leurs propres vécus, mais qui est toujours accessible.

Toujours est-il que le traductologue est en droit de se poser un certain nombre de questions en réfléchissant sur le processus traductif de Queneau. Sa traduction s'érige-t-elle sur des fondements théoriques ou traductosophiques pour reprendre un terme du cru de Ladmiral ? Ou fonde-t-il sa traduction, en bon traductographe³ qu'il est, sur son expérience de vie en tant que romancier et éditeur de manière à valoriser cette expérience au profit de son lectorat ? Quant à nous, la conclusion est évidente, car Queneau en tant que traducteur vise son public expressément dans le but de se faire comprendre aisément par celui-ci. Dans cette traduction, Queneau s'approprie le texte et épouse sans aucun doute une approche cibliste. Nous pourrions croire que Ladmiral le classerait parmi les bons traducteurs ciblistes. Cette orientation permet au traducteur de faire sien de manière créative un original ancré dans l'imaginaire romanesque d'une langue-culture source et de passer pour ainsi dire d'imaginaire en imaginaire.

Déjà en 1934, Queneau publie sous le pseudonyme de Jean Raymond la traduction du polard britannique, *Le train d'or*, d'Edgar Wallace. Le pseudonyme s'explique, car Queneau a travaillé en étroite collaboration avec son épouse, Janine Kahn. Quatre ans plus tard, il entre chez Gallimard. Traducteur en résidence, Queneau devient membre du comité de lecture, et c'est en 1937 que paraît *Impossible ici* qu'il traduit de l'américain et publié sous son vrai nom.

C'est pour cela que nous classons Queneau parmi les « bons traducteurs », car il a su mettre en valeur son expérience de la traduction et sa connaissance intime de la langue-culture cible. En d'autres termes, il récrit le texte de Lewis dans le but de le faire comprendre tout en exposant ses lecteurs francophones à l'altérité culturelle américaine. Il en résulte deux versions symétriques du même ouvrage ; chaque version puise dans l'imaginaire de la langue-culture source et cible si bien que le texte français de Lewis est accessible sans perdre sa créativité d'origine. Queneau exerce sa liberté de traducteur sans pour autant trahir l'imaginaire de Lewis. Pour reprendre l'hierarchie que Ladmiral explique dans *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Queneau dans ce cas-ci n'est ni traductologue ni traductosophe. Il se contente, en bon traductographe, de proposer un texte dans un style qui se veut acceptable

³ Voir à cet effet la distinction que fait J.-R. Ladmiral (1994, p. v-xxi) entre le traductographe, le traductologue et le traductosophe.

tout en puisant dans son expérience d'écrivain et de traducteur. C'est ainsi que nous sommes en droit de conclure que Raymond Queneau est un joueur engagé dont la créativité alimente forcément le produit de l'acte traduisant en fonction de son expérience de romancier et de réécrivain d'une part, et de sa connaissance de la culture américaine d'autre part.

LE PROBLÈME DE L'ALTÉRITÉ

En fait, *Impossible ici* est ce que nous pouvons qualifier de « traduction libération » en raison de la manière dont Queneau exerce sa créativité de traducteur. Il gère de main de maître ce que deux langues-cultures ont en commun, c'est-à-dire ce qu'elles partagent sur les plans de la réalité et de l'imaginaire. Et il crée par sa traduction une passerelle entre source et cible. Nous ne nous écartons guère du concept des « new, original works » mis en valeur par Willis Barnstone (1993 :129). Il s'agit de produire des textes d'arrivée dans une langue-culture susceptible d'être comprise par le lecteur cible, mais qui peuvent garder néanmoins un certain degré d'étrangeté. C'est ce que Lawrence Venuti explique plusieurs années après en opposant deux tendances en apparence opposées : *domestication* et *foreignization* (Venuti, 1995, p. 19). L'originalité de Queneau consiste en cette capacité à maîtriser un jeu d'altérité qui tend à apprivoiser l'autre et à faire comprendre le dire et le vouloir dire du texte sans tomber dans l'excès. C'est en effet la grande valeur de mise en garde sociopolitique de la traduction de Queneau. Faire valoir cette finesse d'esprit et le fruit de son expérience de la traduction peut aussi constituer une des assises philosophiques de la traduction chez Queneau. L'auteur et le traducteur sont sur la même longueur d'onde, à deux ans l'un de l'autre, dans cette œuvre de circonstance qu'ils situent dans un futur proche et incertain. Les deux tirent la « sonnette d'alarme ». (Smal, 2016, paragr. 1).

L'AUTEUR ET LE TRADUCTEUR À L'ŒUVRE

S'agit-il d'un pragmatisme traductosologique ? C'est là la clef de l'approche de Raymond Queneau.

Regardons les deux au travail

Au premier chapitre du roman, la scène décrite se déroule dans un petit hôtel de province. Lewis dépeint l'endroit en 34 mots.

« The handsome dining room of the Hotel Wessex, with its gilded plaster shields and the mural depicting the Green Mountains, had been reserved for the Ladies' Night Dinner of the Fort Beulah Rotary Club. »

Le texte quelque peu tronqué de Queneau passe sur un certain nombre de détails et déforme la réalité homosociale de cette culture rotarienne qu'on retrouvait à l'époque dans la société bien-pensante américaine. Voici la traduction de Queneau qui capte en 29 mots l'ambiance aux dépens du détail.

« Le Rotary Club féminin de Fort-Beulah avait pour son dîner annuel la grande salle à manger de l'Hôtel Wessex, tout ornée de plâtre doré et de peintures murales. »

Tout d'abord, Queneau ne dit pas à ses lecteurs que les peintures murales dans la salle à manger de l'Hôtel Wessex dépeignent les *Green Mountains* du Vermont. Les lecteurs américains auraient pu visualiser la scène tandis que Queneau estime que ce détail est superflu pour le lecteur français. Celui-ci peut saisir l'ambiance sans l'appui de ce renvoi géographique. Encore faut-il se rappeler que les imaginaires ont plusieurs facettes, culturelles, géographiques, sociales et politiques (Gaonkar, 2002). Cet aspect de la couleur locale saute en grande partie dans la traduction de Queneau nonobstant l'intérêt qu'il a porté à l'organisation sociopolitique de la société dans son *Traité des Vertus Démocratiques* ébauché en 1938 un an après la publication de *Impossible ici*. Par ailleurs, Queneau s'écarte de la réalité sociale du contexte américain. Il n'y a pas de « Rotary Club féminin » ni à Fort-Beulah ni dans aucune autre ville américaine. C'est un milieu exclusivement masculin. Les épouses des Rotariens appuient leurs maris dans leurs vies privée, professionnelle et associative. Ce dîner annuel sert de moyen pour les hommes de reconnaître l'indéfectible appui attendu de la gent féminine. La relation hommes-femmes ne s'imaginer de la même manière ni chez l'auteur ni chez le traducteur. Voilà quelques traits voulus d'une traduction ciblisme facilement accessible au lecteur français de la fin des années 30.

Plus loin au chapitre 8, Lewis nous dévoile la vision xénophobe de certains membres de cette société bien-pensante en quelque 94 mots.

« Believing that only under God Almighty, to Whom we render all homage, do we Americans hold our vast Power, we shall guarantee to all persons absolute freedom of religious worship, provided, however, that no atheist, agnostic, believer in Black Magic, nor any Jew who shall refuse to swear allegiance to the New Testament, nor any person of any faith who refuses to take the Pledge to the Flag, shall be permitted to hold any public office or to practice as a teacher, professor, lawyer, judge, or as a physician, except in the category of Obstetrics ».

Encore une fois, le texte réducteur de Queneau touche les hauts faits de cette description, mais le traducteur passe sur les détails si chers à l'auteur du texte de départ. Voici sa description en 40 mots.

« Toutes les confessions seront tolérées, mais les athées, les agnostiques, les Juifs qui refuseront de jurer sur le Nouveau Testament, et les individus qui refuseront de prêter serment au Drapeau ne pourront exercer aucune fonction publique, ni aucune profession libérale ».

La société américaine est une société de droit qui respecte la liberté de religion à certaines conditions. Cette société est quasiment théocratique exigeant de ses citoyens une profession de foi et un serment d'allégeance ancrés tous les deux dans les pratiques religieuses de la majorité protestante. La traduction de Queneau indique clairement qu'il y a des exclus dans cette société, notamment les athées, les agnostiques et les Juifs. Queneau passe rapidement sur les professions libérales, les fonctionnaires d'État, les enseignants et les professeurs. Ce sont ces derniers qui forment la jeunesse dont s'inquiète Doremus Jessup. Mais Queneau se contente d'évoquer deux grandes catégories de citoyens, les fonctionnaires et les membres des professions libérales. Pour lui, cela devrait suffire pour permettre au public français de comprendre les exclusions réelles qui s'opèrent dans la société américaine des années 30. Nous sommes carrément dans une approche cibliste.

Le milieu religieux de la société provinciale revient au chapitre 14 dans lequel Lewis décrit l'office de dimanche à la *Fort Beulah Universalist Church*. Il s'agit d'un mouvement humaniste répandu dans l'est des États-Unis, surtout en Nouvelle-Angleterre, mouvement qui s'est toujours écarté des tendances xénophobes et racistes d'autres sectes protestantes. La traduction de *church* par temple s'aligne avec cette approche cibliste. Mais combien de lecteurs français saisiront la nuance ? Ce temple symbolise la fracture socioculturelle qui oppose une vision progressiste, humanitaire et « libérale » de la société américaine à cette orientation rétrograde et discriminatoire à laquelle souscrivent les partisans de la droite dont Buzz Windrip est le porte-parole.

LES IMAGINAIRES DE LEWIS ET DE QUENEAU

On n'a cru, ni en Amérique ni en France, les imaginaires de Sinclair Lewis et de Raymond Queneau. Et en raison de ce refus de comprendre, nous avons payé le prix.

Le concept même des « imaginaires » évoque notre capacité à nous faire une idée des « significations imaginaires sociales » (Castoriadis, 1975, p. 202-203) qui permettent de situer les idéologies d'une société donnée à un moment de l'histoire, de façon à mieux comprendre l'évolution sociopolitique du monde et l'influence de cette même évolution sur la vie collective et individuelle. C'est en effet ce que Lewis et Queneau nous livrent dans cette vision d'une Amérique au bord d'un abîme idéologique.

L'imaginaire de Sinclair Lewis puise dans un contexte sociopolitique américain connu de ses lecteurs. L'imaginaire de Raymond Queneau évoque pour son lectorat le contexte américain. La traduction le rend accessible sans tomber dans les excès stylistiques de Sinclair Lewis comme chroniqueur des mœurs américaines. L'auteur et le traducteur ont une connaissance intime de leurs publics, et chacun introduit ses propres lecteurs dans l'imaginaire de leurs mondes sociopolitiques imaginés, mais différenciés. L'original et la traduction servent d'avertissements adaptés à deux lectorats différents. L'un se situe dans la tradition du réalisme américain tandis que l'autre cible une compréhension plus approximative de ce réalisme qui soit à la portée des lecteurs français. Queneau met en scène suffisamment d'étrangeté pour évoquer la réalité socioculturelle américaine sans perdre ses lecteurs dans les méandres des descriptions détaillées à la Lewis. En conclusion, *Impossible ici* est une bonne traduction cibliste qui s'ouvre sur un imaginaire à découvrir.

RÉFÉRENCES

- Audard, C. (2009). *Qu'est-ce que le libéralisme ? Éthique, politique et société*. Paris, France : Gallimard.
- Barnstone, W. (1993). *The Poetics of Translation*. New Haven, CT: Yale University Press.
- Castoriadis, C. (1975). *L'Institution imaginaire de la société*. Paris, France : Seuil.
- Gaonkar, D. P. (2002). Toward New Imaginaries: An Introduction. *Public Culture*, 14 (1), 1-19.
- Jadr, M., & Ladmiral, J-R. (2015). (dir). *L'expérience de traduire*. Paris, France : Honoré Champion.
- Ladmiral, J-R. (1994). *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris, France : Gallimard.
- Lewis, S. (1922). *Babbitt*, New York, NY: Harcourt.
- Lewis, S. (1937). *Impossible ici*, (trad. Raymond Queneau). Paris, France : Gallimard.
- Lewis, S. (1935). *It Can't Happen Here*. New York, NY: Doubleday, Doran and Company.
- Queneau, R. (1993). *Traité des Vertus Démocratiques*. Paris, France : Gallimard.
- Smal, D. (25 août 2016). Impossible Ici, Sinclair Lewis. *La Cause littéraire*. Récupéré de <http://www.lacauselitteraire.fr/impossible-ici-sinclair-lewis>
- Thompson, D. (March 1932). I saw Hitler. *Cosmopolitan*, p. 3-37. Récupéré de <https://sites.harvard.edu/fs/docs/icb.topic1292219.files/Week%205/I%20Saw%20Hitler!.pdf>
- Venuti, L. (1995). *The Translator's Invisibility*. New York, NY : Routledge.
- Wallace, E. (1934). *Le train d'or*. (Traduit de l'anglais par Jean Raymond). Paris, France : Hachette.